

INTRODUCTION

Colas DUFLO, Professeur de littérature française, Université Paris Nanterre

Partie 1 – Un genre mineur en quête de légitimité

Bonjour et bienvenue dans le Salon de la princesse de l'hôtel de Soubise. Nous allons maintenant aborder le genre littéraire le plus inventif et le plus prolifique du dix-huitième siècle, le roman.

Pour nous, il va de soi que le roman est un genre majeur. Lorsque nous allons aujourd'hui au rayon littérature d'une grande librairie, nous y trouvons essentiellement la production romanesque. Les hommes du dix-huitième siècle auraient été très étonnés de cette importance que nous accordons au roman. Au début du dix-huitième siècle, le roman est encore considéré comme un genre mineur. Il n'a pas vraiment de modèles antiques. Il n'a pas sa place dans la hiérarchie traditionnelle des genres littéraires. Il est méprisé par les doctes qui le regardent comme un divertissement facile pour un public qui n'a pas la culture classique et qui lui reprochent à la fois son manque de vraisemblance, le goût pour l'extraordinaire, les rebondissements incroyables, les coïncidences invraisemblables, son manque de vraisemblance et la vulgarité de ses objets et de son langage.

Le roman peut peindre la vie bourgeoise, comme par exemple lorsque Marianne, dans *La Vie de Marianne* de Marivaux, est placée chez une lingère dont Marivaux s'amuse à décrire l'échange d'invectives avec un cocher de fiacre. D'un autre côté, il est regardé avec méfiance par les autorités civiles et religieuses qui lui reprochent son immoralité. En peignant les passions, et principalement la passion amoureuse, le roman risquerait d'inspirer le désir de l'amour chez les jeunes gens et particulièrement chez les jeunes filles, et de leur apprendre le langage de l'amour. « Jamais fille chaste n'a lu de romans », s'exclame Rousseau lui-même dans la préface de *La Nouvelle Héloïse*, paradoxalement un des romans qui aura le plus de succès au dix-huitième siècle.

Inquiètes d'une lecture privée qui véhicule des normes morales sécularisées et échappe à leur magistère, les autorités religieuses alertent régulièrement les pouvoirs publics sur les dangers du roman, dénoncé comme un poison pour l'âme. Et cette campagne obtient même un certain succès en 1737 avec ce qu'on a décrit comme « la proscription des romans », c'est-à-dire que les services de la chancellerie ne donnent plus l'autorisation de publier des romans en France. Comme ils sont du coup édités par des imprimeurs étrangers et circulent tout aussi bien, cette proscription n'a évidemment pas duré.

L'histoire du roman au dix-huitième siècle est donc celle de la conquête d'une légitimité mais aussi l'histoire de l'invention d'un genre par lui-même. Et c'est bien cela qui est intéressant. Le dix-huitième siècle est un grand moment d'invention, de formes et de contenus romanesques, qui mènent le roman à devenir cette forme dominante qu'il est à partir du dix-neuvième siècle.

Partie 2 – Une nouvelle littérature pour un nouveau public

Il faut dire que cette mutation littéraire répond d'abord à une mutation de la société. Les historiens témoignent que depuis la deuxième moitié du dix-septième siècle, de plus en plus de gens apprennent à lire. Et cette proportion va aller en augmentant, d'abord doucement mais de façon continue, tout au long des siècles suivants. Il y a donc constitution d'un nouveau public ; de plus en plus de femmes,

des bourgeois, des artisans, des habitants des villes et des paysans aisés, des militaires et des gens de droit.

Bref, toutes sortes de lecteurs qui n'ont pas reçu l'éducation classique à base d'humanité latine qui est distribuée dans les collèges et qui vont faire le succès d'une littérature de divertissement, qui ne présuppose pas de culture préalable. D'où l'essor du roman et son relatif mépris par les doctes. Et à mesure que de plus en plus de gens savent lire, il se publie de plus en plus de romans dans une progression exponentielle.

Partie 3 – L'exploration du monde moral

Mais l'essor du roman n'est pas seulement une question de quantité, c'est aussi une mutation du genre lui-même dans ses formes comme dans ses ambitions, qu'on voit très clairement formulées sous des formules différentes par les plus grands noms du siècle ; Lesage, Montesquieu, Crébillon, Marivaux, Rousseau, Diderot, Laclos ou Sade diront tous à un moment ou à un autre ce que Prévost résume dans la préface de son dernier roman *Le Monde moral*. Le romancier, dit-il, est devenu un analyste du monde moral à la manière dont le physicien comme Descartes est l'interprète du monde physique. Il en dévoile la nature, les ressorts secrets, le fonctionnement inaperçu.

Au-delà du divertissement qu'il procure, car le roman ne renonce pas à l'aventure extraordinaire et aux grands sentiments, il est à la recherche d'une forme de vérité psychologique dans la description des sentiments et des passions. Il développe une dimension réflexive, n'hésitant pas à disserter sur tout sujet. Il travaille à l'exploration de l'intériorité des personnages. Mais il propose aussi une description du monde social relativement nouvelle par rapport aux aventures héroïques des grands personnages du roman baroque du dix-septième siècle. Il s'intéresse à la différence des conditions et aux effets qu'elle produit. Il développe l'opposition de la vie du cœur contre la société figée, de l'amour vrai contre les exigences de la famille, de l'identité intérieure contre les identités sociales.

Conclusion – Des formes nouvelles

Cette nouvelle ambition de vérité profonde dans la philosophie des passions ou dans l'analyse des relations psychologiques s'accompagne du développement de nouvelles formes romanesques qui favorisent les dimensions réflexives du récit. Le récit à la première personne, si dominant aujourd'hui dans la production romanesque, s'épanouit dans le roman-mémoires qui connaît son apogée dans les années 1730 avec Marivaux, Crébillon et Prévost. Le récit épistolaire, qui permet la confrontation des subjectivités, connaît une mode extraordinaire dans la deuxième moitié du siècle, après la traduction des romans de l'anglais Richardson et la publication de *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau en 1762.

Mais ces deux grandes formes dominantes et quelques grands auteurs ne doivent pas cacher la diversité et la richesse du romanesque au dix-huitième siècle, genre de plus en plus foisonnant au fil du siècle qui va, selon les titres, du sérieux au parodique, du sentimental au libertin, et du féerique au philosophique. Que de belles découvertes et de belles lectures à faire.